

Michel Volkovitch

## La formation des traducteurs Premier bilan

La formation du traducteur littéraire a donc cessé d'être une utopie. Ouverts voilà cinq ans, le DESS fondé par Michel Gresset à l'Institut d'anglais Charles V de Paris VII et le Centre européen de la traduction littéraire de Françoise Wuilmart à Bruxelles ont pris leur allure de croisière, et d'autres filières se constituent peu à peu. L'heure d'un premier bilan est venue. La première partie de notre enquête donne la parole à d'anciens étudiants de Charles V et de Bruxelles ; dans le prochain numéro, nous interrogerons ceux qui ont veillé sur leur apprentissage.

Précisons avant toute chose que ces témoignages de jeunes traducteurs sont à interpréter avec prudence. D'abord, le nombre de réponses est réduit, nécessairement. Nous nous sommes adressés quasi exclusivement à ceux qui ont déjà entamé une carrière, or ils ne sont pas très nombreux pour l'instant : dans ce genre de formation, plus encore que dans d'autres, il y a peu d'élus. Ensuite, certains ont pu modérer leurs critiques, ou même les censurer totalement, sachant qu'à *TransLittérature* s'activent plusieurs personnes qui sont partie prenante à Charles V et Bruxelles...

Le but de notre enquête n'était pas d'évaluer les deux formations, et encore moins d'établir entre elles un classement. Cela dit les participants pouvaient difficilement éviter d'exprimer un avis, ne serait-ce que de façon indirecte. Ils paraissent globalement satisfaits. Les reproches restent ponctuels, et chacun des enseignements reçoit sa part de louanges au moins une fois.

Nous avons lancé une trentaine d'appels : 17 réponses nous sont parvenues (7 Parisiens, 10 Bruxellois). 50 % de réponses, c'est le meilleur taux jamais enregistré pour une enquête de *TransLittérature* auprès des traduc-

teurs – et de très loin ! Que tant de jeunes traducteurs se donnent la peine de répondre, et parfois sur plusieurs pages, cela tend à prouver que l'expérience ne les a pas laissés indifférents. Un grand merci à Sylvie André-Dupont, Véronique Béghain, Maurice Dupont, Nadine Gassié, Carole Guth-Devos, José Lodewick, Danielle Losman, Philippe Loubat-Delranc, Tessa Parzenczewski, Jean-Yves Pellegrin, Alain Pêtre, Dominique Rinaudo, Céline Schwaller-Balay, Thérèse Talha, Jean-Pierre Vandenberghe et Chantal Verdier.

1. Vous avez suivi une formation spécifique à la traduction littéraire. A-t-elle modifié l'image que vous vous faisiez de la traduction, et votre pratique si vous traduisiez déjà auparavant ?

Pour certains, le bouleversement a été total. « *Avant d'assister au tout premier atelier du CETL voilà cinq ans, je n'avais aucune idée – ou que des idées fausses – sur ce qu'était la traduction littéraire.* » (A.P.) Pour d'autres, majoritaires, l'apprentissage a simplement « *étouffé* » ou « *affiné* » leur vision de la traduction. Une seule personne fait la remarque suivante, mais elle serait sans doute approuvée de tous : « *En pénétrant dans la dimension littéraire de la traduction, je suis entré dans une vision beaucoup moins rassurante de celle-ci, où le juste et le faux n'étaient plus aussi facilement dissociables qu'auparavant.* » (J.Y.P.) (« *Auparavant* » se réfère ici au « *cadre très balisé de la version d'agrégation* », avec ses raideurs et ses certitudes.) Un enseignement qui sème le doute, voilà qui est bon signe.

Ce qu'on apprend d'abord à Paris et Bruxelles, c'est à lire : l'analyse (comparée ou non) de nombreux textes, voire même leur simple confrontation, apporte une mise en perspective essentielle : « *Les cours de linguistique, notamment, m'ont permis de faire plus facilement la part de ce qui appartenait en propre à un texte particulier et de ce qui relevait des structures d'une langue donnée.* » (V.B.) « *La formation m'a donné plus d'assurance dans le domaine de l'évaluation du registre, des images non conventionnelles (que j'avais tendance à laminer parfois).* » (T.T.)

Chose curieuse, la reconnaissance des rythmes d'un texte n'est évoquée que deux fois – alors qu'il s'agit d'une dimension fondamentale. Sans doute est-ce un des paramètres les plus impalpables, les plus difficiles à sentir et à faire sentir.

Quant au travail de traduction proprement dit, la maturation constatée est double. On apprend d'une part la rigueur. « *[Cette formation] a conforté l'image d'exigence et de rigueur que j'avais d'une « véritable » traduction*

*littéraire.* » (N.G.) Mais on apprend aussi – le paradoxe n'est qu'apparent – la liberté. « *J'ai eu le sentiment, au terme de cette année de DESS, de m'être libérée du carcan de l'anglais.* » (V.B.) « *L'enseignement du CETL m'a apporté énormément : la recherche exigeante, rigoureuse, du ton et du mot juste, mais aussi une certaine liberté, surveillée...* » (T.P.)

Mais ce dont on prend également conscience, c'est qu'en traduction il est rare que les contraintes soient purement littéraires... Ce qui est révélé, ce n'est pas seulement « *les vraies difficultés de la traduction* », mais « *plus précisément [celles] du métier de traducteur littéraire* » ; pas seulement les « *exigences littéraires* », mais aussi, hélas, les « *exigences des éditeurs* »... Et « *plus on s'éloigne des "grands textes", plus les contraintes se font sentir.* » (J.Y.P.) De ce point de vue, les multiples contacts avec le monde professionnel ménagés par le DESS (conférences, stages, tutorat) jouent parfaitement, semble-t-il, leur rôle démystificateur.

Ce qui ne veut pas dire non plus que cette formation amène à une soumission aveugle aux lois du marché. Elle enseigne parallèlement une certaine exigence : « *Il m'est devenu quasiment impossible (et insupportable...) désormais de traduire des textes "Harlequin". [...] Ils sont désormais en décalage complet avec la position traductive que je souhaite mettre en œuvre et qui ne peut s'appliquer qu'à des textes d'auteur* ».

2. Avez-vous l'impression de mieux savoir lire une traduction ?

Réponse quasi unanime : oui, bien sûr. Plus encore : dans certains cas, l'apprentissage, avant même de perfectionner ce type de lecture, l'a fait exister. « *Auparavant, j'évitais de lire les traductions afin de ne rien perdre de l'original. À présent je les lis...* » (C.G.D.) « *La lecture d'une traduction ne peut plus être pour moi la même chose que la lecture d'une œuvre originale : il y a une participation plus active* ». (M.D.) « *Il m'est désormais impossible de lire une traduction sans me demander ce que pouvait être le texte original* ». (C.S.B.) On commence à deviner, en filigrane, le texte d'origine, pour le meilleur et (surtout) pour le pire : « *Je remarque les trouvailles, les erreurs...* » (C.G.D.) « *Depuis mon passage au CETL, une espèce de sixième sens m'oblige à m'arrêter aux passages d'une traduction où l'écriture fait suspecter que le traducteur a peiné, ou qu'il s'est carrément fourvoyé.* » (M.D.) Ce qui n'est pas toujours agréable : « *Ça me cause parfois des colères...* » (S.A.D.)

Mais ce n'est pas seulement des traductions qu'on est amené à lire et à mieux lire. L'apprentissage est aussi l'occasion de se remettre à lire en fran-

çais : « *Le DESS m'a obligée à aller chercher la justesse et l'authenticité au fond de ma langue maternelle, que j'avais peut-être un peu délaissée en étudiant la langue étrangère.* » (D.R.)

3. Au sein d'une formation à la traduction littéraire, quel doit-être, selon vous, le rapport entre théorie et pratique ?

Tout le monde semble d'accord pour assujettir la première à la seconde : la théorie, pour nous autres praticiens, n'est jamais qu'un stade transitoire entre la pratique et la pratique. Quant à la place qui revient plus précisément à chacune, des divergences apparaissent.

Deux voix seulement s'élèvent pour chanter bien haut les louanges de la réflexion théorique : « *Les cours dits "théoriques" m'ont paru absolument essentiels. [...] J'ai recueilli, dans [les cours de linguistique], les bases théoriques qui me manquaient, c'est-à-dire les éléments me permettant de comprendre ma propre pratique et de la faire progresser.* » (V.B.) « *Le DESS n'accordait pas une part assez grande à la réflexion et à la théorie, en particulier les théories contemporaines sur la traduction (on nous parlait de Berman par exemple, mais un peu "dans le vide", à mots couverts, comme si l'on ne savait pas très bien comment en parler et le relier à l'activité traductive "de base"...). Le cours d'histoire de la traduction devrait ouvrir à un cours de réflexion sur la pratique traductive et d'initiation aux théories et recherches contemporaines en traduction.* » (N.G.)

Plus souvent, la théorie recueille une adhésion nuancée d'une dose variable de scepticisme : on a beau la juger « *intéressante* », « *loin d'être inutile* », l'essentiel ne peut, dit-on, s'acquérir que « *sur le tas* ». La théorie apparaît comme « *un cadre indispensable* », elle « *permet de poser quelques jalons, des garde-fous* », mais « *connaître les règles ne suffit pas. [...] Il faut finalement parvenir à se forger soi-même les armes dont on a besoin et l'on doit bien souvent se résigner à repartir de zéro avec chaque nouveau texte...* » (J.Y.P.) Quelqu'un d'autre, un tantinet provocateur, va jusqu'à réclamer « *99 % de pratique et 1 % de théorie* » (J.L.)

Tout dépend de ce qu'on entend par théorie. Ce qui est rejeté, c'est la spéculation en vase clos : « *Je ne crois pas beaucoup en la traductologie : c'est comme si l'on donnait des cours d'interprétation musicale sans instrument* » (D.L.) Mais la théorie issue de l'expérience et qui s'apprête à y retourner, la théorie devenue un concentré de pratique, « *un raccourci du parcours des traducteurs formés sur le tas* », celle-là est jugée précieuse, « *efficace et rassurante* ». (D.R.)

Bref, s'« *il serait un peu mutilant de ne privilégier que la pratique* » (T.P.), c'est que théorie et pratique sont jugées « *indissociables* », que l'on souhaite voir s'établir entre elles une « *interaction constante* », un va-et-vient continu. On recommande, par exemple, d'« *extraire les règles générales et particulières des exercices pratiques.* » (C.G.D.) Pratique et théorie ne doivent plus former qu'un seul corps, et l'on se réjouit de les voir se mêler parfois au point qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre. Dans quelle catégorie ranger une séance d'exercices d'écriture, par exemple, où l'on réfléchit sur la traduction à travers un travail on ne peut plus concret sur les mots ?

Voilà pourquoi l'intervention ci-dessous, en dépit des apparences, est sans doute moins une critique de la théorie qu'une définition juste du rôle qu'elle doit jouer : « *Quant à parler de théorie dans le domaine de la traduction littéraire, j'avoue que je m'en sens incapable, pour la raison que, tel le loup qu'on dit rôder autour du village, je ne l'ai jamais vue. Apposer le terme « théorie » sur la traduction littéraire me semble saugrenu. Ce mot évoque pour moi des quantifications, des calculs, des mesures objectives, des exactitudes rigides, choses que je ne rejette pas en bloc mais qui sont, par la nature de la traduction littéraire, à associer avec leurs nuances, voire avec leurs contraires. Mélanger l'eau et le feu, quoi ; je crois que la traduction littéraire, comme la littérature, peut revendiquer cette alchimie.* » (A.P.)

4. Une telle formation doit-elle proposer une seule approche de la traduction, ou plusieurs ?

L'énoncé de la question a gêné certains. Que fallait-il entendre par « *approche* » : façon d'enseigner la traduction, ou façon de traduire ? Quoi qu'il en soit, les réponses prennent toutes la forme d'un éloge de la diversité. Pour diverses raisons : « *Étant donné que la traduction n'est pas une science exacte, et qu'il y a par conséquent une infinité de façons de l'enseigner, peut-être est-il préférable de tenter de cerner la question en l'abordant sous des angles différents.* » (C.S.B.) « *[Il faut] plusieurs [approches] à mon avis, puisque les figures de la traduction que nous rencontrerons dans le monde professionnel seront multiples. On ne peut pas traduire de la même façon la littérature d'auteur, les livres grand public, les policiers, la littérature enfantine, les textes historiques, la poésie, le journalisme, les essais, les textes pragmatiques [...] qui contiennent parfois une part de littérature...* » (N.G.)

Certains souhaitent, dans le même sens, une diversification plus grande encore des enseignements. On demande au CETL « *des cours de lin-*

*gustique comparée, d'histoire littéraire, d'analyse et de critique littéraire...* » (D.L.) Un ancien du DESS propose qu'on s'exerce, sans attendre le stage de fin d'année, à la révision de traductions. Plusieurs demandent que le travail sur la langue d'arrivée soit renforcé : « *Les exercices d'assouplissement que représentent le pastiche et tous les jeux littéraires [en français] sont essentiels, et ils le restent par la suite : de tels exercices, c'est toute la vie qu'il faudrait en faire* ». (C.V.) (Ce vœu est d'ores et déjà exaucé : à Charles V cette année, les heures de français seront doublées et réparties entre deux enseignants.)

Quelle que soit l'approche, on souhaite se retrouver le plus tôt possible dans les vraies conditions de travail d'un professionnel. D'où le désir de travailler davantage, par exemple, sur la longueur. « *Je souhaite que la traduction longue demandée aux étudiants ressemble davantage à un essai de traduction : les cent cinquante premières pages d'un roman*. » (D.R.) De même, en réaction contre les conditions d'examen à l'université, les jeunes traducteurs renâclent souvent devant les épreuves et exercices en temps limité. « *La rapidité d'exécution ne devrait pas entrer en ligne de compte et surtout pas pénaliser un candidat. Seul le texte final devrait compter ; qu'importe si tel ou tel a mis une heure pour traduire une page alors que tel autre aura mis le double, du moment que le résultat est satisfaisant*. » (P.L.D.)

5. Où et comment avez-vous appris à traduire en dehors de cette formation ?

« *À l'université (thèmes et versions littéraires ou techniques en DEUG et en licence, puis mémoire de traduction en maîtrise : traduction d'un roman complet et essai de stylistique)* ». (C.S.B) « *En classe préparatoire, à l'université, dans des séminaires et ateliers de traduction que j'ai pu suivre ici ou là (l'atelier de traduction animé par Paul Bensimon et Franck Lessay à l'École normale Supérieure de la rue d'Ulm, par exemple* ». (V.B.) Également cité, l'ISTI (Institut supérieur de traducteurs et interprètes) de Bruxelles.

« *Nulle part* », répondent deux personnes. « *Par moi-même, en lisant beaucoup de traductions (non seulement de textes Harlequin, pour être apte à répondre à cette demande spécifique, mais aussi de romans contemporains, en repérant les noms de traducteurs dont la « patte » me séduisait)* ». (N.G.) On apprend seul en lisant, et aussi en traduisant, bien sûr : « *J'ai [aussi] appris à traduire seule, en travaillant, pour le plaisir, sur des textes qui m'avaient séduite* ». (V.B.)

Plusieurs participants signalent aussi cette véritable université d'automne que sont les Assises d'Arles.

6. Le diplôme obtenu vous a-t-il aidé(e) à trouver du travail ?

« *Ce n'est pas le diplôme qui aide à trouver du travail, mais les gens que l'on rencontre grâce à lui. Sans l'aide d'un professeur ou d'un tuteur bien intentionné, d'un éditeur bienveillant rencontré grâce au stage, il ne faut pas espérer trouver du travail par l'envoi de CV avec mention miraculeuse "DESS de Traduction littéraire professionnelle"... Cela ne marche pas. [...] Les éditeurs ne vous font confiance que sur recommandation "personnelle"...* » (N.G.)

À partir de là, c'est le bouche à oreille qui fait la différence, et « *une traduction correctement effectuée en appelle une autre* »... (C.G.D.)

7. Cette formation vous a-t-elle aidé(e) à surmonter l'isolement du traducteur ?

Il y a plusieurs sortes d'isolement : celui, géographique, du provincial, celui du galérien enfermé dans un genre (« *le ghetto de traductrice "Harlequin"* »).

Ce qui aide à rompre l'isolement, dès la formation elle-même, c'est la fréquentation d'autres jeunes traducteurs et d'« *une foule de traducteurs chevronnés aux caractères très différents* » : « *[J'ai pu] rencontrer des gens très intéressants, tant parmi les "enseignants" que parmi les "étudiants"* ». (J.L.) C'est aussi, éventuellement, la participation à des travaux collectifs : « *La pratique de la traduction collective fut aussi une expérience stimulante, elle s'apparentait pour moi à une espèce de jeu fraternel* ». (T.P.)

Ces essais de traduction collective se prolongent parfois (trop rarement encore) après le diplôme, donnant naissance à de petits ateliers de traduction informels : « *Je fais des séances de travail régulières avec un ami traducteur, au cours desquelles chacun aide l'autre sur les difficultés qu'il rencontre, et je trouve très dommage qu'on n'ait pas pu à Charles V instaurer ce type de collaboration entre élèves et enseignants* ». (P.L.D.)

Mais l'isolement à vaincre est aussi professionnel. Certains avouent souffrir encore d'un isolement « *pesant* ». Pour d'autres, apparemment minoritaires, tout semble se passer plutôt bien : « *Je connais aujourd'hui des traducteurs reconnus et des éditeurs avec qui je peux communiquer sur un plan amical* ». (N.G.) « *Le diplôme m'a mis le pied à l'étrier et depuis je suis bien en selle, sur une monture qui connaît les trois allures mais ne s'emballé jamais. Lorsque mon dos me fait souffrir, je mets pied à terre et vais parler voltige et saut d'obstacles avec les cavaliers du DESS ou de l'ATLF* ». (D.R.)

Comment faire pour prolonger les contacts de l'année (ou des deux années) d'études ? Deux solutions sont mentionnées : « *Ma participation aux Assises d'Arles l'an passé m'a permis d'entretenir ces liens ou d'en forger de nouveaux. [...] La création de l'Association des anciens élèves traducteurs de Charles V me permet en outre de rester en contact avec les gens de ma promotion 94 et de développer un réseau d'entraide* ». (N.G.) Ce à quoi quelqu'un objecte : « *J'ai reçu les statuts d'une association créée par des étudiants de Charles V, mais aucune proposition de rencontre, collaboration, réunion* ». (P.L.D.)

Toutes les associations du monde, officielles ou officieuses, n'y changeront pas grand-chose : la route du traducteur est dure, et solitaire. Voilà pourquoi, semble-t-il, certains anciens de Charles V et de Bruxelles évoquent avec nostalgie — déjà ! — ce temps où ils furent protégés, maternés « *avec tant de chaleur, d'attention, de disponibilité. [...] Venant du monde du travail, c'est un luxe qu'on ressent particulièrement* ». (C.V.) Jeunes traducteurs, profitez-en à fond !